

Mon Village

Par Charles BIVORT.

USAGES, MOEURS et COUTUMES (suite)

Le porcher, accompagné du garde-champêtre, se présentait chez les cultivateurs au début de la saison. Des entailles dans un bâton marquaient le nombre d'animaux; c'est de ce mode de compter dont parle encore le code civil. D'après la loi même, ces tailles, tout comme les actes écrits ont force probante dans certains cas et sous des conditions limitativement fixées.

Cette opération s'appelle en luxembourgeois « kierven ».

Le porcher a droit à différentes redevances qu'il va quérir de porte en porte.

A la fête du village, il reçoit le gâteau de fête : « kirmeskuch » ; chacun donne selon ses moyens, l'un du pain, l'autre du gâteau; certains du blé ou de la farine.

Au carnaval, il recueille du lard, des oeufs et de la farine; à Pâques, des oeufs rouges; à la saint Nicolas, du chanvre et du lin.

Les fonctions de porcher sont assez bien rétribuées. Elles étaient autrefois sujettes au renouvellement annuel. Une commission, choisie par le conseil municipal, se réunissait dans ce but, le jour de Noël, à l'école ou à la maison communale.

Le porcher se présentait en personne devant cette commission, qui avait le droit de lui faire des observations sur son service et même de le remplacer.

En prévision d'une réélection à peu près certaine, le porcher apportait un pain de seigle et une bouteille d'eau-de-vie pour régaler les membres de la commission.

Ces coutumes existent encore en grande partie. Le porcher reçoit toujours quelques cadeaux volontaires; parfois, il est payé en espèces sonnantes; mais, en règle générale, le mode ancien de rétribution est maintenu.

LE VACHER COMMUNAL.

(KOU-HIRT.)

La coutume ancienne de conduire en commun les vaches au pâturage ne doit plus guère exister au Luxembourg. L'abondance du bétail l'a rendue impossible.

Elle subsista à Oberpallen jusqu'en 1823; Jean Maquil fut le dernier vacher de ce village, peut-être même de tout le Grand-Duché.

La conduite du troupeau présentait des difficultés. Le chien ne suffisait pas, et les intéressés devaient fournir, à tour de rôle, un aide.

Les veaux et les vaches allaient en un seul troupeau dans les vaines pâtures et dans les bois jusqu'à la rentrée des regains. A partir de cette époque, les vaches étaient menées dans les prairies, sous la direction de l'aide vacher.

Les autres conditions étaient les mêmes que pour le porcher; il était également payé en nature et soumis à une réélection annuelle.

Le droit de vaine pâture, conquis individuellement, autorisait chacun à conduire ses bestiaux sur la propriété d'autrui après la récolte. Le vacher en profitait pour tous.

Ce n'est qu'à l'arrière-saison qu'on engageait l'aide-vacher pour conduire tout le bétail du village dans les bois ou sur les terres non cultivées.

JEUX ET DISTRACTIONS POPULAIRES.

Les distractions ne manquaient pas anciennement au village.

Le dimanche était et est encore un jour de repos obligatoire.

Le matin, on assiste à la messe; l'après-midi est consacrée à des jeux auxquels jeunes et vieux prennent part. Le jeu de quilles, qui demande de la force et de l'agilité, est un des plus usités.

Les fêtes, surtout la fête annuelle ou kermesse, sont toujours attendues avec impatience.

Ces fêtes sont solennisées par des banquets auxquels on invite les parents et les amis des villages voisins. Le père oublie volontiers, pendant ces réunions, le saint dont il s'agit de célébrer les mérites; il en est de même chez le fils qui, le soir, fait danser les jeunes filles.

En dehors de ces fêtes périodiques, il a les réjouissances à la fin des travaux dont elles sont en quelque sorte la récompense et le

couronnement.

Les fêtes religieuses ou populaires, les distractions occasionnées par les baptêmes, les mariages et les décès, apportent ainsi une certaine variété qui rompt la monotonie de la vie peu mouvementée des campagnards.

La fin des récoltes est une nouvelle occasion de réjouissances. A la dernière voiture de blé ou de foin, les jeunes gens dressent une



couronne de fleurs des champs, et le groupe des moissonneurs la rapporte joyeusement à la maison où les attendent, au repas, quelque supplément de gâteau ou de vin.

Il en est ainsi surtout pour les blés; lorsque la récolte est finie, on prend ce qu'on appelle le « Coq » (Hùn). La gaieté, cette fois, déborde. Les uns grimpent sur la voiture, les autres dansent et chantent. A la rentrée des pommes de terre, l'une des dernières récoltes, il y a généralement, le soir, un grand souper et une fête qui dure une partie de la nuit.

Parmi les amusements des jeunes gens, j'en dois citer un qui ne s'exerçait guère qu'au détriment d'un nouveau venu dans le village: c'était la chasse aux « Stölpen ».

Je n'ai pu connaître la signification du mot « Stölpen »; il est possible qu'il n'en ait aucune.

Il s'agit d'une distraction qui n'est permise qu'aux jeunes gens ayant trouvé, dans le village, un camarade, souvent un domestique arrivé du dehors, assez simple pour se prêter au tour qu'on veut lui jouer.

On choisit une nuit d'hiver, froide et obscure. La bande joyeuse se met en campagne vers neuf ou dix heures, les uns portant des sacs, les autres munis de bâtons.

La chasse a lieu loin du village. Elle consiste à installer les porteurs de sacs à califourchon sur un fossé ou un sentier, le sac ouvert.

On place d'abord un camarade, puis un autre à une certaine distance; la victime est placée en dernier lieu, de façon que tous peuvent retourner à la maison sans être aperçus par elle.

Le silence le plus absolu est recommandé aux porteurs de sacs, pendant que les camarades sont censés exécuter une battue silencieuse le long du fossé ou sentier.

Au bout d'un temps plus ou moins long, le malheureux dupé, n'entendant rien, comprend qu'il est attrapé et, tout penaud, retourne à la maison où l'attendent les chasseurs, installés au coin du feu.

Dans d'autres villages, le jeune homme est placé sous une gouttière pendant la pluie. Ses camarades font semblant de monter sur les toits pour chasser les « Stölpen », qui doivent passer par la gouttière et tomber dans le sac.

C'est quand le malheureux est trempé jusqu'aux os qu'il comprend la farce dont il a été victime.

